

CHAT DÉPÔTE !

Le Djiboutien **Abdourahman Waberi**, auteur du fabuleux *États-Unis d'Afrique*, revient avec *La Divine Chanson*, un roman consacré à Gil Scott-Heron et raconté du point de vue d'un chat. Lyrique. **PAR SOPHIE PUJAS**

L'admiration devrait toujours avoir des manières félines : légères, inquiètes et rétives à toute brusquerie. On ne s'étonnera donc pas que pour rendre hommage au fascinant Gil Scott-Heron, Abdourahman A. Waberi emprunte la voix d'un chat. Plus précisément Paris, un matou roux qui en est à sa septième et dernière existence, aux côtés d'un certain Sammy Kamau-Williams, double du musicien prodige, « tour à tour pianiste solo, auteur-compositeur, poète, éveilleur des consciences ». La transposition ouvre la voie à toutes les libertés de la fiction, même si l'auteur revisite ouvertement la vie de l'artiste né à Chicago et disparu en 2011. Certains le décrivent comme le Dylan noir, d'autres comme l'un des pères du rap. Seule certitude : sa grandeur passa aussi par la lutte avec ses propres démons, qui le conduisirent en prison, avant de retrouver la scène à plus de soixante ans. « *L'existence et l'œuvre du barde ont été, jusqu'à ce soir, une seule et même chose : génie et folie. Côté pile : incendies et enfer. Chute et damnation. Gouffres abyssaux et démons. Côté face : illumination, musique et activisme, progéniture et coup de génie.* » Dans le roman, Sammy est au soir de son existence, oscillant entre la vie et la mort dans un hôpital new-yorkais. Mais la vie l'emporte dans ce roman construit en volutes, au gré des souvenirs, entre les ténèbres familiares et les éclats d'une lumière gagnée de haute lutte. L'écrivain rappelle le sens de la colère politique de son modèle. Il restitue la beauté de sa présence sur scène et l'obstination de sa quête poétique. Par ce portrait de l'artiste en alchimiste, patient orpailleur de ses propres trésors, il contrecarre aussi la malveillance des rumeurs qui l'entourèrent parfois. L'épopée est spirituelle. « *Je n'ai jamais fait une grande différence entre les voyages et les livres* », déclare Paris. Ici, le voyage se fait volontiers lyrique. Puissamment nostalgique, il est aussi éclairé par un humour délesté de toute pesanteur. Distance féline oblige.



LA DIVINE CHANSON
Zulma
240 p., 18,50 €



TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

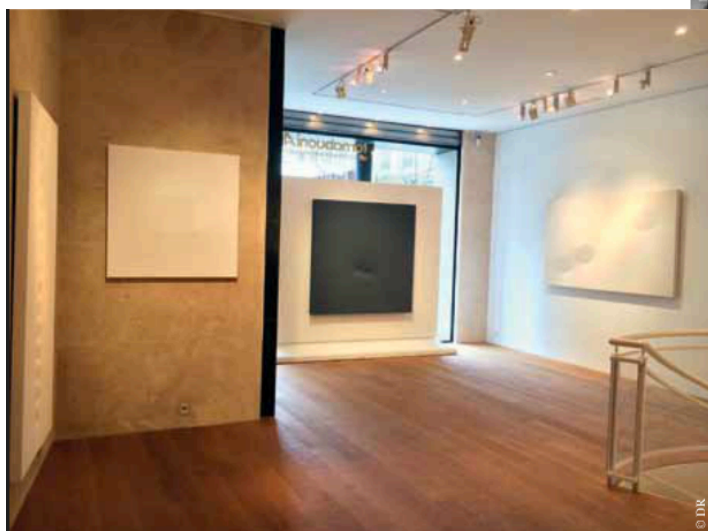
Abdourahman A. Waberi

Le romancier franco-djiboutien **Abdourahman A. Waberi** signe l'un des plus beaux romans de cette rentrée, *La Divine Chanson*. Promenade dans la mémoire d'un écrivain qui aime les images.

Si j'étais un grand psy comme Christophe André, je recommanderais la fréquentation assidue des tableaux du peintre italien Turi Simeti pour qui veut tenir à distance les idées noires et les maux de l'époque. Ses œuvres, à la fois picturales et plastiques, auront, pour les yeux et les neurones, les bienfaits d'une cure thermique. Ma suggestion est loin d'être saugrenue. Récemment à Paris, chez Tornabuoni (16, avenue Matignon, 75008 Paris), la galerie italienne la plus en vogue en France, ils ont eu la même idée. Mieux, ils ont organisé dans notre capitale la première grande exposition de l'œuvre de Turi Simeti qui tourne désormais dans les plus grands cercles artistiques à Milan comme à Bruxelles, Londres, Berlin, New York, Sao Paulo ou Bâle.

Si vous suffoquez ces derniers temps tant le fond de l'air est irrespirable, si les extrêmes vous foutent la trouille et que Michel Zemmour

vous hérissent les poils du nez, si enfin vous humez alentour le plomb fondu de la rancœur, alors il ne vous reste plus qu'à ouvrir toutes grandes vos fenêtres – si vous en avez. Ou optez pour l'alternative préconisée par notre psy : courez chez Tornabuoni contempler les tableaux monochromes de l'auguste artiste, respirez profondément ! Renouvelez l'expérience plusieurs fois de suite. Vous allez mieux ? J'en étais sûr. Depuis une huitaine d'années, j'ai le bonheur de les admirer et je dois vous avouer que je puise dans cette œuvre des ressources insoupçonnées. Né à Alcamo en Sicile il y a plus de quatre-vingt-cinq ans, Turi Simeti renaît dans le chaudron romain des années cinquante. Puis il s'installe à Milan, invente son art tout en repoussant dans leurs retranchements les trouvailles de ses aînés Alberto Burri et Lucio Fontana. C'est



à l'orée des années soixante que l'homme va réussir à poser sur la toile la patine du silence, puisant dans ses forces intérieures. À coups de recherches, de tâtonnements en collages, il invente son langage sémiologique. Grammaire irréductible. Monochromie. Couleurs primaires. Peinture-objet. Toile tendue sous un ou plusieurs socles ovales finement agencés. Voilà pour la technique sommairement restituée. Mais reste le choc éprouvé par celui qui fait face au tableau. Plus qu'un choc, c'est un je-ne-sais-quoi qui joue avec la lumière et crée un effet singulier. Un baume. Une invitation à s'aérer la cervelle, se désembuer le regard. Une lévitation en somme. Le jeu de lumière orchestré par Simeti fait dilater la poitrine. On a envie de respirer profondément. Tout est là. Calme. Zen et beauté. Le diaphragme s'ouvre, l'œil pétille. On se souhaite une longue vie. Instants passés, présents et futurs tenus ensemble par le geste de Turi Simeti.



grand notable, copies de clichés N&B colorisés à la main ou scènes de la vie ordinaire. Ils savaient cependant immortaliser quelqu'un d'entier, avec son poids de dignité qu'on devine, par moments, dans la lueur tremblante de ses yeux.

L'humanité qui fréquentait ces salons – c'était le temps d'avant les selfies et les comptes Instagram – provenait de toutes les couches sociales : écoliers propres à la veille de la rentrée, députés en campagne, jeunes filles en fleur, bébés dans les bras de leur jeune mère. Les policiers et les militaires, avec ou sans galon, toujours, s'y faisaient tirer le portrait tout comme l'éternelle équipe de football du quartier avec le gardien de but au milieu, le ballon dans les mains. Le décor était aussi immuable que dépouillé. Partout les mêmes rideaux un peu fanés, les mêmes pots de fleurs en plastique et au sol les mêmes linos à grands carreaux. Beaucoup ont disparu. Ceux encore en activité ne distillent plus le même parfum. Le temps est passé par là. Tout n'est pas perdu. À l'échelle du continent africain, de grands artistes, souvent portraitistes, à l'instar des Maliens Seydou Keita et Malick Sidibé, ont été reconnus et montrés partout dans le monde. Le Nigérian J. D. 'Okhai Ojeikere, né en 1930 et disparu l'an dernier, a élevé, lui, l'art capillaire des femmes de son pays au rang d'art majeur. Ses clichés sont des cathédrales éphémères. À la demande d'Alexis Fabry, codirecteur des éditions Toluca (175, rue du Temple. www.tolucafineart.com), j'ai cosigné un second livre d'art, édition limitée, mettant en valeur les clichés intemporels d'Ojeikere. Je l'en remercie infiniment.

Voilà un demi-siècle que le maestro sicilien fait œuvre de chamane taiseux. Travaillant obstinément, à l'écart des modes. Dans une répétition toujours renouvelée et totalement assumée. Il suffit de vous rendre à son appartement milanais qui est aussi son atelier, du moins partiellement, pour vous en rendre compte. Solitaire certes, mais bon vivant, le maestro ne tardera pas à mettre la table, à vous offrir du bon vin et ensuite à vous introduire dans le laboratoire où, cadre après cadre, ovale après ovale, il recrée le monde. C'est dans ces moments-là que je regrette de ne pas être habile dans l'art d'user d'une palette de couleurs et des pinces agiles. L'écrivain jalouse le peintre, échouant à capter l'atmosphère et à mettre ses pas dans ceux du photographe. Ce qui ne peut éclairer doit se contenter de refléter, disait un vieux proverbe.

Je me contente ici de coucher sur le papier ces quelques lignes en guise de modeste et malhabile hommage à l'immense talent de Turi Simeti.

Que sont nos photographes de quartier devenus ?

Né dans un bidonville de Djibouti au mitan des années soixante, j'ai vécu mes premières impressions artistiques avec la photographie. Mes premiers héros sont des photographes de quartier. Adolescent, j'ai tenu la caisse de Warya Photo, un petit salon appartenant à deux de mes multiples oncles maternels. À l'heure du numérique, il m'arrive de me demander : mais que sont nos photographes de quartier devenus ? Où est-elle partie, toute cette mémoire ? Qui a su conserver l'archive de ses petites et grandes épiphanies d'autrefois ?

La magie opérait dans ces salons qui n'avaient pourtant rien d'artistique. Et pour cause, les photographes de quartier ne se prenaient pas pour des esthètes, ils se contentaient d'exécuter les commandes diverses et variées : photos d'identité, portraits de famille, médaillons représentant un couple d'amoureux ou un

LA DIVINE CHANSON
Zulma
240 p., 18,50 €

